

10 265 39
É L O G E

247 K 42
D U

Prince H E N R I

Par S. M. le Roi de PRUSSE,

Et lu par son ordre dans une Assemblée extraordi-
naire de l'Academie des Sciences de *Berlin*.



à B I R M I N G H A M :

Et se vend à LONDRES,
Chez PIERRE ELMSLY, dans le *Strand*. 1768.

W. B. L. 1768

only 25 copies



C
M
il
b
E
f
b
P
d
tu
re
ve
de
de
au
ni
lu
on



M E S S I E U R S.

SI l'affliction est permise à un homme raisonnable, c'est sans doute quand il partage, avec sa patrie et un peuple nombreux, la douleur d'une perte irréparable. Bien loin que l'objet de la philosophie soit d'étouffer la nature en nous, elle se borne à régler et modérer les écarts des passions : en munissant le cœur du Sage d'assez de fermeté, pour soutenir l'infortune avec grandeur d'ame, elle le blâmeroit si dans un engourdissement stupide il voyoit d'un oeil insensible les pertes et les désastres de ses concitoyens. Me seroit-il donc permis de demeurer seul insensible au funeste événement qui trouble la sérénité de vos jours, à la vue du spectacle lugubre qui vient de vous frapper, à ce triomphe de la Mort qui s'élève des trophées

de nos dépouilles, et qui s'applaudit de s'être immolé nos plus illustres têtes? Non, Messieurs, mon silence seroit criminel : il me doit être permis de mêler ma voix à celle de tant de citoyens vertueux, qui déplorent la destinée d'un jeune Prince que les Dieux n'ont fait que montrer à la terre? De quelque côté que je tourne mes regards, je n'apperçois que des fronts abattus, des visages sombres, l'empreinte de la douleur, des ruisseaux de larmes qui coulent des yeux; je n'entends que des soupirs et des regrets étouffés par des sanglots. Ceci me rappelle la Famille Royale éplorée, redemandant, mais hélas en vain, le Prince aimable qu'elle a perdu pour toujours.

La haute naissance, qui approchoit le Prince HENRI si près du Trône, ne fut pas la cause d'une douleur si universelle : la grandeur, l'illustration, la puissance n'inspirent que la crainte, une soumission forcée, et des respects aussi vains que l'idole qui
les

les reçoit : L'idole tombe-t-elle ? la considération finit, et la malignité la brise. Non, Messieurs, ce n'étoit pas l'ouvrage de la Fortune qu'on estimoit dans le Prince HENRI, mais l'ouvrage de la Nature, mais les talens de l'esprit, mais les qualités du cœur, mais le mérite de l'homme même. S'il n'avoit eu qu'une ame vulgaire, peut-être par bienfiance lui eût-on prodigué de froids regrets, démentis par l'indifférence publique, des éloges peînés, entendus avec ennui, de frivoles démonstrations de sensibilité, qui n'auroient pas abusé les plus stupides ; et son nom auroit été condamné à un éternel oubli.

Hélas, que nous sommes éloignés de nous trouver dans ce cas ! N'eût-il été qu'un particulier, le Prince HENRI auroit gagné les cœurs de tous ceux qui l'auroient approché. En effet, qui pouvoit se refuser à son air affable, à son abord facile, à ce caractère de douceur qui ne le quittoit

jamais, à ce cœur tendre et compatissant, à ce génie plein de noblesse et d'élévation, à cette maturité de raison dans l'âge des égaremens, à cet amour des sciences et de la vertu dans cette vive jeunesse où la plupart des hommes n'ont qu'un instinct de plaisir et de folie, enfin à cet assemblage admirable de talens et de vertus qui se rencontrent si rarement chez des particuliers, plus rarement encore parmi les personnes d'une haute naissance, parceque leur nombre est moins considérable?

Se trouveroit-il dans cette assemblée quelque esprit assez méchant, assez satyrique, censeur assez dur, assez impitoyable, qui osant tourner en derision le sujet respectable de notre juste douleur, trouvât à redire que nous entreprenions aujourd'hui l'éloge d'un enfant qui a passé avec rapidité, et qui n'a laissé aucune trace de son existence? Non, Messieurs, j'ai une trop haute idée du caractère de cette nation, pour
soup-

soupçonner qu'on y trouve des hommes féroces par insensibilité, et inhumains par esprit de contradiction : on peut ignorer nos pertes, mais on ne peut les connoître qu'avec attendrissement. S'il se trouvoit ailleurs de ces censeurs dédaigneux , que ne pourrions-nous pas leur répondre ?

Se figurent-ils que tout un peuple se trompe, quand à la mort d'un jeune Prince, il donne les marques de la plus profonde douleur ? Croyent-ils qu'on gagne la faveur du public, et qu'on peut le mettre dans une espece d'enthousiasme sans mérite ? Pensent-ils que le genre humain, si peu disposé à donner son suffrage , l'accorde légèrement, s'il n'y est forcé par la vertu ? Qu'ils conviennent donc que cet enfant, qui n'a laissé aucune trace de son existence, méritoit nos regrets, tant par ce que nous espérions de lui, que par le peu de Princes qu'il nous restoit à perdre. Justifions les larmes de la Famille

Royale, les regrets des véritables citoyens attachés au Gouvernement, et la consternation publique à la nouvelle d'une perte aussi importante.

Qu'est-ce qui fait, Messieurs, la force des Etats ? Sont-ce des limites étendues, auxquelles il faut des défenseurs ? Sont-ce des richesses accumulées par le commerce et l'industrie, qui ne deviennent utiles que par leur bon emploi ? Sont-ce des peuples nombreux, qui se détruiraient eux-mêmes s'ils manquoient de conducteurs ? Non, Messieurs, ces objets sont des matériaux bruts, qui n'acquièrent de prix et de considération, qu'autant que la sagesse et l'habileté savent les mettre en œuvre. La force des Etats consiste dans les grands hommes que la Nature y fait naître à propos. Parcourez les annales du monde, vous verrez que les temps d'élévation et de splendeur des Empires ont été ceux où des génies sublimes, des âmes vertueuses,

des

des hommes doués d'un mérite éminent y ont brillé, en soutenant le poids du gouvernement par leurs efforts généreux. C'est ce sentiment confus qui rend le public sensible à la mort des hommes d'une naissance illustre, parcequ'il attendoit d'eux des services importants. Comme on regrette plus la perte d'une tendre plante, prête à produire, et qu'un hiver rigoureux emporte, que celle d'un arbre antique dont la sève tarie a desséché les rameaux; de même, Messieurs, le public est plus sensible aux espérances qu'on lui enleve, lorsqu'il touche au moment d'en jouir, qu'à la perte de ceux dont la caducité ne lui fait plus attendre les mêmes services qu'ils lui rendirent dans leur jeunesse.

Sur qui pouvions-nous jamais fonder de plus solides espérances, que sur un Prince dont les moindres actions nous découvroient un caractère admirable, et nous annonçoient de quoi il seroit capable un jour?

jour ? Hélas ! nous voyions le germe des talens et des vertus s'accroître, et prospérer dans un champ qui nous promettoit de riches moissons.

Les personnes les plus éclairées, ceux qui ont le plus l'usage du monde, et qui en même temps ont le plus fouillé dans le cœur de l'homme, savent déchiffrer, dans le fond du caractère, les actions qu'on peut en attendre ; que ne trouvoient ils pas dans le caractère de ce jeune Prince ? Une ame où la vertu étoit empreinte, un cœur plein de sentimens nobles, un esprit avide de s'instruire, un génie de la plus grande élévation, une raison mâle et prématurée. Voulez-vous des exemples de ce que la raison pouvoit sur lui dans un âge aussi tendre ? Rappeliez-vous, Messieurs, ces jours de troubles, marqués par tant de calamités, où l'Europe, dans une espece de délire, s'étoit conjurée pour bouleverser cette Monarchie ; où nous ne pouvions compter le
nom-

nombre de nos ennemis, et où il étoit difficile de discerner nos amis à des marques certaines. Dans ce tems le Prince de Prusse quitta Magdebourg, dont les boulevarts servoient de dernier azile à la Maison Royale, pour accompagner le Roi dans la campagne de 1762. Le Prince HENRI, qui brûloit d'entrer dans la carrière où le Prince son frere alloit s'engager, conçut que non seulement sa jeunesse l'écartoit des fatigues de la guerre, mais qu'encore le Roi son oncle ne pouvoit, sans inconfidération, exposer à la fois, à des dangers évidents, toutes les espérances de l'Etat. Ces réflexions tournerent toute son application à l'étude: il disoit qu'il rendroit utiles tous les momens de son loisir qu'il ne pouvoit consacrer à la gloire. Ses progrès répondirent à ses résolutions. Il ne traitoit point l'étude, comme cette jeunesse frivole et corrompue qui par la crainte des maîtres, se hâte de remplir un devoir

devoir qui lui répugne pour se livrer en suite à l'oïfiveté, ou bien à la licence, et à la dépravation dont les exemples ne lui frayent que trop communément les chemins.

Notre Prince, plus éclairé, favoit que lui-même, ainsi que tous les hommes, n'avoit reçu en naissant que la capacité de s'instruire, qu'il falloit qu'il apprît ce qu'il ignoroit, et remplît sa mémoire (ce magasin précieux) des connoissances dont il pourroit faire usage dans le cours de sa vie. Il étoit persuadé que les lumieres acquises par l'étude rendent l'experience prématurée, et qu'une théorie bien digérée conduit à une pratique facile. Voulez-vous savoir quel vaste champ de connoissances il avoit embrassé? Depuis l'histoire ancienne jusqu'à la moderne, il avoit tout lu : il s'étoit surtout appliqué à s'imprimer dans la mémoire les caracteres des grands hommes, les événemens principaux et frappans, et ce qui a le plus contribué à l'éle-

l'élévation ou bien à la décadence des Empires ; ce choix exquis et précieux, il se l'étoit rendu familier.

Point d'ouvrage militaire qui jouit de quelque réputation, qu'il n'ait étudié, et sur lequel il n'ait consulté le sentiment des personnes expérimentées. Voulez-vous des témoignages encore moins équivoques de l'ardeur qu'il témoignoit de s'instruire à fond des choses ? Apprenez donc, Messieurs, qu'ayant parcouru les systèmes différens de fortification, et ne se sentant pas aussi avancé dans cette partie qu'il l'auroit désiré, durant six mois il prit des leçons du Colonel Ricaut, sans y avoir été incité par personne, et à l'insçu de ses parens mêmes. O jeune homme, quel exemple que le vôtre pour la jeunesse lâche et inappliquée qu'il faut contraindre à s'instruire ? et que ne devoit-on pas se promettre de vos heureuses dispositions ? Voulez-vous des marques frappantes de la solidité de son esprit ?

esprit? Publiions hardiment la vérité : ofons dire, devant cet Auditoire illustre, ce qui doit être au moins connu d'une partie de ceux qui le composent. Agé de dix huit ans, le Prince favoit rendre compte des systêmes de Descartes, de Leibnitz, de Malebranche, et de Locke: non seulement sa mémoire avoit retenu toutes ces matieres abstraites, mais son jugement les avoit toutes épurées. Il étoit étonné de trouver, dans les recherches de ces grands hommes, moins de vérités que de suppositions ingénieuses; et il étoit parvenu à penser, comme Aristote, que le doute est le commencement de la sagesse.

Un jugement droit, qui le conduisoit dans toutes ses démarches, l'avoit borné dans l'étude de la Géométrie aux élémens d'Euclide : il disoit qu'il abandonnoit la Géométrie transcendante à des génies de-
 fœuvrés qui pouvoient la cultiver par
 luxe d'esprit. Sera-t-il croyable à la pos-
 térité que ce Prince aimable, ayant à peine
 passé

passé le seuil du sanctuaire des sciences, ait dû faire rougir tant de savans blanchis sous le harnois, qui remplissant leur mémoire, n'ont jamais éclairé leur raison?

Un bon esprit apporte des dispositions à tout ce qu'il veut entreprendre : il est tel qu'un Protée, qui change sans peine de formes, et paroît toujours réellement l'objet qu'il représente. Notre Prince, qui étoit né avec ce donc heureux, ne laissa point échapper la pratique de l'art militaire à la sphere de ses connoissances : il paroissoit né pour tout ce qu'il faisoit. Son émulation et son penchant se découvroient sur-tout dans ces courses annuelles, où se trouvant à la suite du Roi, il parcouroit les provinces ; il connoissoit l'armée, et il en étoit connu ; depuis les moindres détails jusqu'aux parties sublimes de cet art dangereux, rien n'échappoit à son activité ; avec cela, d'une humeur toujours égale, tempérant dans ses mœurs, adroit dans
les

les exercices du corps, persévérant dans ses entreprises, infatigable dans ses travaux, et porté par préférence à tout ce qui peut être utile et honorable.

Tant de talens admirables, que la Nature avoit accordés au Prince HENRI, ne formeroient cependant pas un éloge parfait, si les qualités du cœur, essentielles à tous les hommes, et sur-tout aux grands, ne s'y étoient jointes et n'eussent couronné l'œuvre.

Un plus vaste champ se présente à ma vue, et m'offre une riche moisson de vertus. Un enfant, dans l'âge où à peine l'ame commence à se développer, me fournit une foule d'exemples de perfections. Je n'avancerai rien, Messieurs, qui ne soit soutenu par des preuves ; et quel que fût mon attachement pour ce Prince, il ne m'aveugleroit pas assez pour que je voulusse en imposer à des témoins. Mais qui me démentira, si je dis que le Prince HENRI, né avec un tempérament tout de feu,

feu, savoit tempérer sa vivacité par sa sagesse? Ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher, savent qu'on pouvoit hardiment épancher son cœur dans son sein, sans craindre qu'il trahît les secrets qu'on lui avoit confiés. Son cœur sur-tout étoit sa plus belle comme sa plus noble partie : doux pour ceux qui l'approchoient, compatissant pour les malheureux, tendre pour ceux qui souffroient, humain pour tout le monde ; Il sembloit partager le sort des affligés, il étanchoit les pleurs des infortunés, il répandoit abondamment sa générosité sur les indigens : rien ne lui étoit trop précieux, pourqu'il ne l'employât au soulagement de ceux qui étoient dans le besoin. Je vous en atteste, ô familles malheureuses qu'il secourut de tout son pouvoir, vous pauvres honteux qui trouviez en lui une ressource toujours assurée, vous malheureux de toute espece qui avez perdu en lui un bienfaiteur, un pere.

Ces excellentes dispositions lui étoient si naturelles, il se faisoit si peu d'efforts pour les mettre au jour, qu'on voyoit évidemment qu'elles partoient d'une source pure et inépuisable : faut-il qu'un destin ennemi l'ait fait tarir si-tôt ? Oublierai-je ce peu de jours qu'il passa à son Régiment ? Vous ses officiers, et vous vaillans cuirassiers, glorieux de servir sous ses ordres, en est-il aucun de vous qui me démente, si je dis que vous n'avez appris à le connoître que par ses bienfaits, et que ce Prince si jeune pouvoit vous servir de guide et de modele ?

Vous savez, Messieurs, que le désintéressement parfait est la source d'où découle toute vertu : c'est lui qui fait préférer une réputation honorable aux avantages de la richesse, l'amour de l'équité et de la justice aux desirs d'un cupidité effrénée, les intérêts du public et de l'Etat aux siens propres et à ceux de sa famille, le salut et la conservation de la patrie à sa conservation

per-

personnelle, à ses biens, à sa santé, à sa vie; qui en un mot élève l'homme au dessus de l'homme, et le rend presque un citoyen des cieux. Ce sentiment noble et généreux de l'ame se remarquoit dans toutes les actions de notre Prince. Combien ne forma-t-il pas de vœux pour la fécondité du mariage du Prince de Prusse son frere, et quoiqu'il ne pût se déguiser que la stérilité de cette union le rapprocheroit du trône, il marqua la joie la plus sincere en apprenant la délivrance de la Princesse sa belle sœur, regrettant seulement que ce ne fût pas un Prince qu'elle eût mis au monde. Je ne ferois pas embarrassé de vous citer encore de pareils traits, qui vous rempliroient d'amour, et vous raviroient en admiration; toute-fois souffrez, Messieurs, que je m'arrête, et que je ne leve point le voile qui couvre, aux yeux des profanes, ce qui regarde l'intérieur de la Maison Royale.

Après tout ce que vous venez d'entendre du Prince HENRI, qui ne craindroit que l'extrême penchant qu'ont tous les hommes à s'approuver eux-mêmes, que cette complaisance avec laquelle ils relevent leurs moindres actions, que cette flatteuse disposition qu'ils ont à s'applaudir, n'eût enflé le cœur d'un jeune homme d'une vanité toujours odieuse, quoiqu'elle n'eût pas été dépourvue de tout fondement? Quel écueil pour l'amour propre que tant de talens, et même tant de vertus! Heureusement nous n'avons rien à apprehender pour lui: une raison supérieure le préserva de cet écueil dangereux. J'en appelle à la Cour, à la ville, à l'armée, aux provinces, à vous mêmes, Messieurs: vous savez que sa belle âme étoit la seule qui ne fût pas satisfaite d'elle-même. Peu content des qualités qu'il possédoit, il avoit une plus haute idée de celles qu'il espéroit d'acquérir; c'étoit le prin-

principe qui excitoit son ardeur à se procurer les connoissances qui lui manquoient, afin d'approcher, en tout genre, aussi près de la perfection qu'il est permis à la fragilité humaine d'y atteindre. Mais, si la vanité lui parut une foiblesse ridicule, il ne fut pas insensible aux attraits de la gloire. Quel homme vertueux l'a jamais dédaignée ? C'est la dernière passion du sage ; les plus austères philosophes même n'ont pû la déraciner. Avouons le franchement, Messieurs, le désir d'établir une réputation solide est le mobile le plus puissant, est le principal ressort de l'ame, est la source, et le principe éternel qui pousse les hommes à la vertu, et qui produit ces actions par lesquelles ils s'immortalisent. Le Prince HENRI ne vouloit pas devoir sa réputation à la lâche condescendance du vulgaire, méprisable adorateur des idoles de la Fortune, qui les encense par bassesse, fussent-elles même sans mérite ; Il vouloit

une gloire inhérente à sa personne, et que l'envie ne pût rendre douteuse; point de réputation d'emprunt, mais un nom réel, soutenu par le fond d'un caractère invincible.

Que ne présumions-nous pas de tant d'admirables qualités, accompagnées de tant de modestie? Avec quel plaisir ne composions-nous pas d'avance l'histoire de la vie que ce grand Prince nous faisoit attendre? Nous le vîmes entrer dans le monde: la carrière de la gloire s'entr'ouvroit pour lui; il nous parut comme un athlète préparé à rendre sa course célèbre: sa jeunesse florissante enflloit nos espérances: d'avance nous jouissions de tout son mérite; mais nous ignorions, hélas, qu'un arrêt fatal de la destinée devoit nous l'enlever si-tôt.

Malheureux que je suis! Dois-je renouveler votre douleur? faut-il rouvrir la source de vos larmes? Et ma main sera-t-elle destinée à retourner le poignard dans
la

la plaie de vos cœurs qui saigne encore ?
 En vain, Messieurs, je m'étudierois à vous
 déguiser notre perte commune ; elle n'est,
 hélas, que trop réelle ! Foibles Orateurs,
 que pouvez-vous pour calmer une dou-
 leur aussi vive ? mêlez plutôt vos larmes
 au torrent de celles qui se répandent.
 Vous le savez malheureusement le Prince
 HENRI fut subitement saisi d'une mala-
 die autant cruelle qu'affreuse. Ce Prince,
 qui ignoroit le sentiment de la crainte,
 n'appréhendoit pas la petite-vérole, malgré
 les ravages prodigieux qu'elle avoit faits
 l'hiver précédent, et malgré l'horreur gé-
 nérale qu'en a presque tout le monde. Ad-
 mirez son humanité : dès que les médecins
 lui eurent appris le mal dont il étoit at-
 teint, il interdit son accès à tous ceux de
 ses domestiques qui n'avoient point eu la
 même maladie : un de ses valets de cham-
 bre, qui étoit dans ce cas, n'osa le servir :
 il dit que si l'on vouloit qu'il fût tranquille,

on devoit lui laisser courir ses propres risques, sans l'exposer à les communiquer à d'autres. Un des Aides de camp du Roi, qui n'avoit point eu la petite-vérole, s'offrit à le veiller; mais le Prince ne voulut point qu'il s'exposât: en craignant de risquer la vie de ceux qui l'entouroient, il bravoit ses propres dangers. Cette bonté, cette noblesse de sentimens, cette façon de penser généreuse, cette humanité, la première des vertus, le caractérisèrent jusqu'au trépas; il souffrit patiemment, il jeta sur la mort des regards intrépides, et s'y abandonna avec héroïsme.

Quel coup de foudre pour la Maison Royale, que cette nouvelle autant désastreuse qu'inopinée! Hélas, nous nous flattions tous, chacun tâchoit à se faire illusion, nous écartions de nos esprits les images funestes dont l'impression douloureuse bleffoit la délicatesse de nos sentimens: ces hommes réduits, par leur art
borné

borné, à n'être que les témoins des maladies, nous entretenoient dans cette sécurité trompeuse ; quand tout-à-coup les accents d'une voix lugubre vinrent tarir nos espérances, et nous plonger dans la douleur la plus profonde.

Souvenez-vous, Messieurs, de ce jour funeste où la Renommée, qui divulgue tout, répandit subitement ces tristes paroles " le Prince HENRI est mort." Quelle consternation ! que d'inutiles et sincères regrets ! que de larmes répandues ! Ce n'étoit point le sentiment feint d'une douleur affectée, mais l'affliction sincère d'un public éclairé, qui connoissoit la grandeur de ses pertes. Les jeunes gens disoient " comment est mort celui sur lequel nous avions fondé tant d'espérances ? " Les vieillards disoient " c'étoit à lui de vivre, à nous de mourir." Chacun croyoit avoir perdu en lui un parent, un ami, un exemple, un bienfaiteur. Marcellus, enlevé

levé dans la fleur de son printemps, fut moins regretté : Germanicus mourant coûta moins de larmes aux Romains : et la perte d'un jeune homme devint une calamité publique.

O pompe fatale ! ta marche fut arrosée par des torrens de larmes, et tu ne parvins au tombeau qu'à travers les gémissemens, les pleurs, les cris du peuple, et les symboles du désespoir qui t'environnoient.

Tel, Messieurs, est le privilège de la vertu quand elle brille dans toute sa pureté ; les hommes, quelque adonnés qu'ils soient eux-mêmes au vice, sont pour leur propre avantage contraints de l'aimer, et forcés de lui rendre justice. Les suffrages sinceres de toute une nation, le témoignage universel de l'estime publique, ces louanges du Prince H E N R I après sa mort, et par conséquent à l'abri de toute flatterie, ne sont-elles pas dans le cas de ces acclamations générales où la voix de Dieu paroît

roit se manifester par la voix de tout un peuple? Ne mesurons donc point la vie des hommes selon son plus ou moins d'étendue, mais selon l'usage qu'ils ont fait du temps de leur existence. O Prince aimable! votre sagesse vous avoit bien averti de cette vérité! Votre course fut bornée; mais vos jours furent remplis. Vous même, non, vous ne regretteriez pas la courte durée du terme que la Nature vous avoit prescrit, si vous pouviez savoir combien vous avez été aimé, combien de cœurs vous étoient sincèrement attachés, et quelle confiance le public mettoit en votre mérite. Une vie plus longue, que pouvoit-elle vous procurer davantage?

Ah Messieurs, ces tristes réflexions, loin de calmer notre douleur, l'aggravent, en nous rappelant tous les avantages dont nous jouissions, et qui se sont soudainement évanouis: un instant fatal nous oblige à renoncer pour jamais à l'espérance de

de voir briller tant de vertus pour l'avantage de la patrie. Jour désastreux, qui nous privas de ce doux espoir ! Cruelle maladie qui terminas de si beaux jours ! Sort impitoyable qui ravis les délices du peuple, pourquoi nous laissas tu la lumière, après la lui avoir ravie ? Mais que dis-je ? où est-ce que ma douleur m'égare ? Non, Messieurs, supprimons des murmures aussi coupables qu'inutiles, respectons les arrêts des destinées, souvenons-nous que la condition d'hommes nous assujettit à la souffrance, que les lâches en sont abattus, et que les courageux la soutiennent avec fermeté. Ce Prince si aimable et si aimé, s'il pouvoit entendre nos tristes regrets, et les accents plaintifs de tant de voix lamentables, n'approuveroit pas ces témoignages lugubres de notre impuissante et stérile douleur : il penseroit que si dans la courte durée de sa vie, il n'a pû nous être utile selon ses excellentes

lentes intentions, nous devrions au moins
retirer quelques instructions de sa mort.

O vous, jeunesse illustre, qui ne respirez
que pour la gloire, et qui dévouez vos tra-
vaux aux armes, approchez de ce tombeau;
rendez les derniers devoirs à ce Prince, vo-
tre émule, et votre exemple : contemplez
ce qui nous reste de lui, un cadavre défi-
guré, des cendres, des ossemens, de la pouf-
fiere; destinée commune de ceux qu'a
moissonné la faux du trépas. Mais confidé-
rez en même temps ce qui lui survit, et
qui ne périra jamais, le souvenir de ses
belles qualités, l'exemple de sa vie, l'image
de ses vertus. Il me semble le voir qui
animant sa cendre éteinte, sort de ce sé-
pulcre où reposent ses froides reliques,
pour vous dire : "votre vie est bornée
" quelle qu'en soit la durée : un jour vous
" quitterez tous cette dépouille mortelle ;
" profitez du temps par votre activité :
" voyez comme rapidement mes jours se
font

“ font évanouis ! Si vous voulez que votre
 “ mémoire vous survive, souvenez-vous
 “ que ce sont les belles actions, et les ver-
 “ tus seules qui peuvent garantir vos noms
 “ de la destruction des siècles, et de l’oubli
 “ des temps.”

Et vous, vaillans défenseurs de l’Etat,
 dont les efforts incroyables le soutinrent
 contre les assauts de toute l’Europe ! et
 vous Ministres, qui dans vos différens em-
 plois, vous occupez de la félicité publique !
 approchez aussi de ce tombeau : qu’un
 jeune homme, regretté pour ses talens et
 ses rares vertus, vous affermissse dans l’o-
 pinion où vous êtes, que ce ne sont ni les
 grands emplois, ni les vaines décorations,
 ni la naissance même, quelque illustre
 qu’elle soit, qui font estimer ceux qui sont
 à la tête des nations ; mais que leur mé-
 rite, leur zèle, leurs travaux, leur attache-
 ment à la patrie, seuls peuvent leur conci-
 lier les suffrages du public, des sages, et
 de la postérité.

Pour-

votre
 -vous
 es ver-
 noms
 'oubli
 l'Etat,
 inrent
 pe! et
 ns em-
 lique!
 qu'un
 lens et
 ns l'o-
 ni les
 ations,
 llustre
 ui sont
 ar mé-
 tache-
 conci-
 ges, et
 Pour-

Pourrois-je, après vous avoir conduits à
 ce tombeau, m'empêcher d'en approcher
 moi-même ? O Prince, qui saviez combien
 vous m'étiez cher, combien votre personne
 m'étoit précieuse ; si la voix des vivans
 peut se faire entendre des morts, prêtez
 attention à une voix qui ne vous fut pas
 inconnue : souffrez que ce fragile monu-
 ment, le seul, hélas ! que je puis ériger à
 votre mémoire, vous soit élève : ne dé-
 daignez pas les efforts d'un cœur qui vous
 étoit attaché, qui sauvant des débris de
 votre naufrage ce qu'il peut, essaye de
 l'appendre au temple de l'Immortalité.
 Hélas, étoit-ce à vous à m'apprendre avec
 quelle économie il faut faire usage du peu
 de jours qui nous sont départis ? étoit-ce
 de vous que je devois apprendre à braver
 les approches de la mort, moi que l'âge
 et les infirmités avertissent journalle-
 ment que j'approche du terme qui bornera
 la course de ma vie ? Votre admirable
 car-

caractere ne s'effacera jamais de ma memoire : l'image de vos vertus me fera sans cesse presente : vous vivrez toujours dans mon cœur : votre nom se mèlera dans tous nos entretiens, et votre souvenir ne périra en moi qu'avec l'extinction de ce souffle de vie qui m'anime. J'entrevois déjà la fin de ma carrière, et le moment, cher Prince, où l'Etre des Etres réunira à jamais ma cendre à la vôtre.

La mort, Messieurs, est la fin de tous les hommes : heureux ceux qui en mourant ont la consolation de savoir qu'ils méritent les larmes de ceux qui leur survivent.



F I N.

[illegible]